

## **Entrevue avec Réal Bérard, peintre-illustrateur-sculpteur\***

Peintures, aquarelles, dessins, sculptures de bronze, sculptures de neige, illustrations, caricatures, *Jours de plaine*, un film d'animation illustrant la chanson de Daniel Lavoie..., l'œuvre de Réal Bérard est extrêmement variée et se caractérise par un style simple et robuste dans la ligne et dans la forme, enrichi par des couleurs puissantes pleines d'exubérance et de joie du détail. Mais bien qu'il s'inspire avant tout du réel dans ce qui l'entoure, Réal Bérard mêle dans ses œuvres des caractéristiques de l'art abstrait, ce qui les rend uniques. Ses œuvres originales, objets de nombreuses expositions, font partie de collections publiques et privées, au Canada, aux États-Unis et en Europe. Une école francophone porte son nom à Saint-Pierre-Jolys (Manitoba). De plus, le Musée Réal-Bérard, dans le même village, a ouvert ses portes en l'an 2000. Pour sa contribution aux arts et à la culture francophones du Manitoba, et pour le rayonnement des arts visuels, Réal Bérard a été intronisé, en 2001, au Temple de la renommée culturelle au Centre culturel franco-manitobain.

---

\* Cette entrevue fait partie de la communication, intitulée «Production culturelle et expression artistique en milieu minoritaire: portraits d'artistes manitobains», que Laurence Véron a présentée dans le cadre d'un séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), qui a eu lieu à l'Université Laval, le 12 novembre 1998.



photo: archives de Réal Bérard

Laurence Véron: Réal Bérard, est-ce que vous pourriez me décrire votre trajet artistique?

Réal Bérard: Depuis tout petit, j'ai toujours eu l'idée de faire de la peinture, de faire de la sculpture. J'ai toujours pensé être dans le domaine des arts, comme tous les petits d'ailleurs. J'ai commencé à la petite école, puis... souvent, j'enviais les autres parce qu'ils étaient beaucoup mieux dans le dessin que j'étais, mais avec le temps, dans les grades plus hauts, ils ont décidé d'aller ailleurs, faire autre chose. Mais dans mon cas, j'ai pas eu envie de changer, j'ai décidé de continuer. Ma mère m'a toujours encouragé quand même de continuer dans le domaine des arts plastiques, ça aide beaucoup. Mais si ma mère m'avait pas encouragé, ben, j'aurais continué quand même; mais c'est un stimulant quand quelqu'un t'encourage. À l'époque, quand j'étais petit, j'avais un oncle à Montréal qui était sculpteur. Il venait de Sainte-Thérèse-de-Blainville, un vieux mononcle, Olindo Gratton. Ma mère a dit: «Ben quand tu seras un petit peu plus grand, tu feras des études... [moi, j'avais aucune intention de finir mes études!] ben tu iras étudier avec mon oncle Olindo, je vais lui écrire, mais il se fait déjà vieux.» Mais, en fin de compte, en 1938, mon oncle Olindo est parti, il est décédé. Ça fait que, d'une affaire à l'autre, je me suis rendu à Montréal pour faire les beaux-arts. Au bout de trois ans, j'ai pas pu terminer à Montréal, alors, j'ai terminé ici à Winnipeg. Ben, terminé, c'est jamais terminé, dans les arts, on termine jamais. Après, je suis allé au Mexique pour un autre trois ans pour aller m'écornifler dans les fresques et les peintures murales. C'est un monde différent! Fait que... J'ai bien aimé aller faire un tour au Québec. À l'époque, c'était avant la Révolution tranquille... tout petits, on était beaucoup nourris des contes... quand on était petit [ici, au Manitoba], on vivait au Québec. C'était avant la télévision, avant l'électricité. Le soir, les vieux, ils jouaient aux cartes. Les journaux venaient tous du Québec. Fait que... on était bien attachés au Québec. On faisait partie de «la famille»... Maintenant, c'est pas aussi enraciné qu'avant. De toute façon, on n'était pas enracinés, mais pas aussi intense qu'à l'époque avant la Révolution tranquille. Il y avait toute la littérature. Dans les petites écoles, on avait des cahiers de chansons de Gadbois, *500 chansons*. Ça fait tout partie du folklore canadien mais quand on parle dans ce contexte-là,

c'était le folklore canadien-français. Parce que les autres, c'était tous des Anglais, des Ukrainiens ou des Allemands, mais on les considérait pas comme des Canadiens. Les Canadiens, c'était les Canadiens français. Et puis après un bout de temps, il y a une autre race de Canadiens qui est apparue, c'était les *Canadians*. On se demandait d'où ils venaient ces gens parce que... j'ai beaucoup d'amis, *Canadians*, mais c'est plutôt, je les vois plutôt comme des Nord-Américains. C'est des Nord-Américains. Dans leurs attitudes, souvent, dans leurs lectures... ils font partie de – j'ai rien contre ça – mais ils font plus partie de cette grande famille nord-américaine. Valeurs pareilles, les mêmes valeurs. Il y a peut-être au niveau du gouvernement des petites différences, mais il y a une partie d'eux qui est encore rattachée à la monarchie britannique, ce qui fait une différence. Mais de toute façon, ce qui reste de la monarchie britannique... toutes des choses symboliques, y a plus grand-chose.

L. V.: Qu'est-ce qui vous a décidé à revenir à Saint-Boniface?

R. B.: À l'époque, quand j'allais au Québec, je travaillais pour le ministère des Ressources naturelles du Manitoba. Il y avait un emploi comme étudiant et il fallait penser à la croûte de pain aussi. Comme étudiant, ça aidait beaucoup parce que, quand je partais à l'automne pour retourner aux études, j'avais un emploi garanti pour le printemps d'ensuite. Ça fait que, tant que ça a continué comme ça, ça a bien été. J'ai fini les études à un endroit, fini les études à un autre endroit, cours ici, cours là, mais il y avait toujours un emploi. Puis ensuite, au début quand j'ai commencé à travailler avec les Ressources naturelles, l'idée c'était d'être beaucoup plus près de la nature. J'ai toujours aimé la nature, être près de la nature. Alors, j'ai passé plus ou moins toute ma vie avec ce ministère-là. Puis, un matin, ils m'ont dit... il y avait des changements qui se passaient au gouvernement. Je travaillais comme graphiste, naturaliste, un peu toutes sortes de choses. Puis, à un moment donné, ils m'ont dit: «Tu vas déménager à l'imprimerie.» Ils voulaient me déménager à l'Imprimeur de la reine. J'ai dit non et j'ai paqueté mes trucs et j'ai claqué la porte! J'ai pas le temps pour... la vie est trop courte pour végéter dans des cachots climatisés, pas de fenêtre, pas d'air. Tout changeait de toute façon dans le monde des graphistes, c'était le nouveau monde

des ordinateurs. Bof, j'aime encore mieux effiler des crayons, puis sentir le papier, déchirer le papier. Il y a un côté sensuel que j'aime bien dans le graphisme.

L. V.: Est-ce que vous vous définiriez comme un artiste manitobain, canadien?

R. B.: Non, j'ai jamais été fort sur ce genre d'étiquettes-là, m'identifier... J'aime garder ma liberté quand même, aller butiner ici et là. Quand je vais en Amérique latine, je suis bien accepté comme Latino, ils font partie de la famille. Et quand je monte au nord chez les trappeurs et puis les Indiens... non, j'ai jamais essayé de faire ouvertement du missionnariat. Puis c'est un peu hypocrite parce que je fais de la caricature puis des fois, j'appuie les causes (rires), j'appuie des causes fortement. Je me demande pourquoi!

L. V.: Pourquoi?

R. B.: Ben, j'ai toujours vu de l'injustice qui s'est passée depuis... au Manitoba ici, en 1890, on a enlevé le français à la législature et puis, en 1916, quand ils ont enlevé tous les droits dans les écoles, après un bout de temps, tu te dis... c'est un peu la même chose avec les Amérindiens, ils ont fait des marchés pour les traités et ci et ça, et puis ensuite on change les règles du jeu. C'est comme la partie de poker, on joue au poker, si on joue à l'argent, c'est pas rendu à moitié chemin qu'on change les règles. Et ici, au Manitoba, ça m'a vraiment écoeuré. Je suis allé à l'école puis il fallait cacher les livres. On a été habitués à l'école, on avait une petite sentinelle à la fenêtre qui regardait tout le temps pour voir si l'inspecteur s'en venait pas. Puis quand tu as été élevé tout petit, en première année, avec des attitudes comme ça, après un bout de temps, tu te dis: «Ben, vraiment, c'est pas juste... il faut le défendre, ce monde-là!» Même après avoir donné, un coup que c'est allé à la Cour suprême, puis en 1969, ils ont donné les droits, mais de 1916 à 1969, il y a eu des coûts effrayants, des coûts d'assimilation. Ils ont souffert, ils ont vraiment été blessés et estropiés, ce monde-là, puis des fois, je me demande comment ça se fait qu'ils ont pu survivre à travers ça. Alors, quand je fais de la caricature, je peux pas m'empêcher de les défendre, ce monde-là. C'est pas parce qu'ils sont franco-manitobains ou rien, mais c'est parce qu'ils ont vraiment été

abusés, je trouve ça criminel. Tout le monde va d'un bord et de l'autre demander des pardons ici, des pardons là, mais les Franco-Manitobains, qu'ils l'oublient, ils en auront pas de pardon, de personne. Fait que... il faut continuer à lutter. Il faut continuer à lutter dans un sens pour survivre parce que... C'est un peu la même chose, des fois, je vais dans le Nord, travailler dans le Nord, et c'est vrai du côté indien, je fais du graphisme, du décor pour le village du Pas, pour le Festival des trappeurs. Et là encore, eux aussi, il faut aider, leur donner un coup de main, les défendre parce qu'ils ont perdu beaucoup aussi. Dans le fond, l'idée c'était de tous les assimiler, les fondre dans le même chaudron, cette attitude nord-américaine de tout convertir. Cette espèce d'attitude de dieux, de tout faire à leurs images, à leur ressemblance. Je refuse ça, moi! comme la population ici, mais...

L. V.: Quand vous dites ça, est-ce que c'est votre personnalité qui fait que vous avez envie de défendre les causes de certaines personnes opprimées ou est-ce que c'est que vous pensez qu'un artiste a cette responsabilité de parler au nom d'une communauté ou de s'engager dans sa communauté?

R. B.: Pas nécessairement. Il y a des artistes qui se bâdrent pas de ça, c'est complètement différent, et c'est bien aussi parce qu'ils sont pas obligés de défendre des causes. Il y en a qui vont composer des choses en musique, ils prennent une autre approche. Il y en a qui sont pas politisés du tout, fait que... c'est bien aussi. C'est peut-être une bonne chose. Heureusement qu'il y en a qui sont pas politisés, ce serait effrayant! (rires) Mais en littérature, eux autres, ce sont des rêveurs, ils vont dans d'autres dimensions. Chacun ses dimensions. Mais l'affaire, c'est que... quand je suis au Mexique, à l'école chez les muralistes, ben... ils essaient toujours, ils sont beaucoup impliqués en politique là-bas parce qu'il y a eu beaucoup de choses qui se sont passées au Mexique. Ils sont tous impliqués en politique, dans les révolutions, ça fait que quand tu vas étudier là, il y a de bonnes chances que, quand tu ressors, tu aies des odeurs un peu radicales, des attitudes plus militantes. Mais il y a aussi d'autres muralistes qui ont fait de grandes choses et je trouve ça encore plus beau parce qu'ils ne sont pas impliqués en politique, mais ils ont fait de belles choses. Quoique, dans le

cas ici, ce serait pas une bonne chose parce que, quand on travaille comme caricaturiste, ça réveille la... la contestation. Il y a des groupes, certaines personnes qui doivent être conscients de ça. De contester des choses, se poser des questions au niveau politique. Pour défendre aussi certaines choses.

L. V.: Étant donné que votre art est si souvent associé à la communauté franco-manitobaine, dans le sens où les illustrations Réal Bérard, les caricatures Réal Bérard sont quand même très visibles dans la communauté, et puis des événements comme le Festival du voyageur utilisent beaucoup vos services, est-ce que vous avez l'impression que vous représentez cette communauté?

R. B.: Oui, peut-être dans ce contexte-là. Si je travaille pour le Festival du voyageur, je deviens très conscient que je travaille pour eux, pour cette chose-là. Même chose avec *La Liberté*. Mais quand je travaille au Pas pour les trappeurs, ben là, c'est de se fondre avec eux aussi, d'essayer de les comprendre. Si je travaillais pour les Ukrainiens, ben je deviendrais quasi ukrainien aussi. Dans le moment, je travaille avec les Canadiens français du Manitoba, fait que... Pour les Inuit, ce serait la même chose. Je tâcherais de m'ajuster à penser comme un Inuk. La plupart de mon travail se fait chez les Canadiens français du Manitoba, donc... dans ce cas-là, je dois être conscient que je travaille avec eux, pour eux. Il faut que ça reflète, j'essaie de faire refléter du mieux que je peux les couleurs et les lignes de leur idéologie. Je ressors le folklore.

L. V.: Quand vous allez au Québec pour faire vos sculptures, est-ce que c'est en tant que Manitobain français ou est-ce que c'est en tant qu'artiste «indépendant»?

R. B.: Je vas là comme artiste indépendant. Je vas là puis je précise bien que je viens de Saint-Boniface, parce qu'on est pas commandité par personne. Il faut se priver de quelques bouteilles de vin durant l'été pour payer pour le passage. Des fois, on va représenter la province du Manitoba. Je suis pas d'accord avec ça, mais puisque c'est le concours national, ben on dit que l'équipe vient du Manitoba. L'équipe qui vient de la rivière Rouge ou du fin fond des bois, ça ferait pas de différence, mais ils ont besoin d'identifier les équipes. Ça fait

que nous, on dit: «On vient de Saint-Boniface!» (rires) Mais des fois, il y a des choses qui m'attristent un peu ou je dirais plutôt qui m'écœurent, c'est que chaque province a son drapeau. Au Manitoba, on serait mieux sans drapeau. On est encore pris avec le drapeau britannique, puis des fois, j'ai envie de leur dire: «Enlevez donc ça. Mettez pas de drapeau du tout, mettez n'importe quoi mais pas de drapeau.» C'est encore cette vieille attitude, ces mêmes idées que du temps des colonialistes. Des fois, j'aimerais mieux qu'ils identifient les groupes qui viennent faire de la sculpture, qu'ils disent d'autres noms, qu'ils viennent, je sais pas, du Nord-Ouest, de la rivière Rouge, l'équipe de la rivière Rouge, l'équipe de la rivière Saskatchewan... mais il faut suivre les règles.

L. V.: Vous aimeriez plus vous identifier avec des points géographiques, c'est ça?

R. B.: C'est pas tellement important, c'est des petites choses, mais qui continuent à me chicoter. Le drapeau du Manitoba, c'est pas un drapeau dont je suis fier. Je me rappelle, dans le temps, à la petite école, on hissait l'*Union Jack*, et puis, un matin, l'inspecteur est arrivé à l'école, un gros monsieur habillé, avec un cravate et un chapeau dur, alors on cache nos livres sous les pupitres, puis le monsieur, il a demandé qu'est-ce qui allait pas à l'école. L'institutrice, elle dit: «Non, tout va bien.» Il dit: «Regardez le drapeau!» On a tous regardé par la fenêtre vers le drapeau. Il dit: «Ici, le drapeau britannique est en signe de détresse. Vous avez mis le drapeau à l'envers.» On pouvait pas voir qu'on avait mis le drapeau à l'envers! C'est comme mettre le drapeau japonais à l'envers: c'est une lune. Là, il nous a expliqué qu'il y a une grosse bande blanche en haut et une petite bande blanche en bas – oh, je me rappelle plus, ça a pas vraiment d'importance – mais l'institutrice, elle m'a demandé d'aller remettre le drapeau dans le bon sens. Je l'ai fait, je l'ai remis à l'endroit, et monsieur l'inspecteur, il est reparti tout content! (rires)

L. V.: Si vous aviez à refaire le drapeau manitobain, qu'est-ce que vous feriez?

R. B.: Je pense adopter le drapeau des Métis, l'infini, c'est... c'est le drapeau des plaines, c'est le drapeau de la chasse au bison. C'est avec le huit de l'infini, il y en a un qui est bleu et



blanc, l'autre est rouge et blanc. Ils peuvent prendre les couleurs qui veulent, mais c'est un symbole qui est pas affilié à rien. Ce serait bien. Puis il y a un côté sentimental, un côté historique à ça aussi, et qu'est associé au peuple de la plaine.

L. V.: En tant qu'artiste et en tant qu'individu, est-ce que le Québec fait partie de votre univers? Et si oui, quelle place est-ce qu'il occupe?

R. B.: Plus autant maintenant qu'avant. Au Québec, on a détruit beaucoup de choses avec la tradition, avec la Révolution tranquille. Peut-être que la Révolution tranquille aurait dû être moins tranquille. Comme la littérature canadienne-française, il y a tout un bagage... du folklore. Le folklore, on peut pas se permettre de détruire ça. Au Mexique, ils ont tout gardé ça; au Québec, on a jeté, on a tout foutu ça aux poubelles. On a crissé à la poubelle un tas de choses, de précieuses choses. Il faut du ménage, mais en faisant du ménage... Peut-être, on devrait les mettre au grenier plutôt que de les jeter parce que... il y a tout un bout de littérature, comme les chansons de Gadbois qui font référence au Canada et aux Canadiens, je pense pas que les Québécois veulent entendre parler de ça maintenant. Des fois, je trouve cela immature de penser comme ça. Il faut qu'ils s'affirment, il faut qu'ils prennent le contrôle de leurs choses, ils devraient... Mais, j'ai toujours le goût d'aller là-bas, je vas toujours aux expositions, voir les choses qui sont faites. Je vais au Québec deux à trois fois par année, pour me ressourcer. Je vais au Mexique aussi. Mais, là, tout à coup, eux autres... il y a le Québec puis il y a le Canada anglais. Mais l'affaire est... je ne suis ni québécois ni canadien-anglais, je suis non existant. C'est un peu comme vivre dans les limbes. Fait que je me rattache davantage à l'Amérique latine. Une fois, j'étais à Mexico quand le président de Gaulle, le grand Charles de Gaulle, était venu – j'ai toujours eu une grande admiration pour Charles de Gaulle. Puis, à Mexico, il y avait une foule, des milliers de personnes qui attendaient puis monsieur de Gaulle, il a ouvert son discours avec «Nosotros, latinos!» [Nous, latins!]. Et ça, ça englobait toute une masse de monde. Peut-être que les Québécois devraient commencer à comprendre ce «nosotros, latinos», parce que ça nous donne une force terrible avec toute, avec un espèce d'allié de

l'Amérique latine. On a beaucoup de choses en commun avec l'Amérique latine. Au concours à Québec, il y a beaucoup d'équipes de sculpteurs qui viennent d'Amérique latine, du Mexique, du Venezuela, de l'Écuador, de toutes les parties de l'Amérique latine. Il y a d'excellentes relations entre les artistes. C'est important de pas s'oublier les uns les autres parce qu'on commence à se diviser. On dit le Québec, puis il y a les autres. Je vois ça parmi les autres au Canada maintenant: tout d'un coup, il y a les Acadiens. Quand j'étais petit – et je suis encore petit et je veux continuer à penser petit encore –, on disait qu'on est tous des Canadiens français, au lieu de... Je vois en Amérique latine, on parle de Latinos. C'est pas important que tu viennes de l'Écuador ou de Cuba ou du Mexique, on peut faire partie de la même grande famille. Mais ici, au Canada, on est tous en train de se diviser. Oh, ben, là, il y a les Fransaskois – qu'est-ce que c'est les Fransaskois? – puis il y a les Franco-Ontariens. Puis là, ils se trouvent des excuses pour se trouver. Oh ben, nous les Franco-Ontariens, on est différents des autres. En fin de compte, ils viennent tous de la même source, c'est tout du vieux Canayen, de la vieille canayenerie, du vieux Québécois. Qu'est-ce qu'ils ont de différent, les Franco-Manitobains, au niveau traditionnel? Maintenant qu'ils font des chansons, je vois beaucoup plus d'influence américaine que du Québec chez les contemporains qui font des chansons, les chansonniers. Même chose au Québec. C'est du rock, du quoi, du rap, du raf, des affaires comme ça (rires). C'est tout de l'influence qui vient du Sud. Vraiment international. Il y avait Albert Brun une fois qui fait des commentaires dans *Le Devoir* à Montréal, on lui avait demandé qu'est-ce que c'est la définition d'un Québécois. Il avait répondu: «Un Québécois, c'est un Américain qui parle français.» C'est dans le fond des choses, beaucoup de Québécois ont une soif des États-Unis. Des fois, j'ai peur de ce qui arrive avec la Révolution tranquille ou l'indépendance. Ils feront bien ce qu'ils voudront, c'est leur pays, c'est leur province, c'est leur coin. C'est pas à moi à leur dire quoi faire, mais il y a le danger qu'ils vont devenir un État comme le reste des autres. 51<sup>e</sup>, 52<sup>e</sup>, 58<sup>e</sup> état américain. C'est peut-être dans cette direction-là qu'on s'en va. Je vois à la télévision les téléromans. C'est du téléroman américain en français. Je vois pas de différence. De toute façon, c'est rare que je regarde les

téléromans, mais des fois, il faut aller voir, voir dans quelle direction ça va, qu'est-ce que ça sent?

L. V.: Et ça sent quoi?

R. B.: C'est de l'américain tout craché!

L. V.: On parle toujours de langue et de culture québécoises, mais ce que vous êtes en train de me dire, c'est que finalement, il y a une langue québécoise qui serait le français mais au niveau de la culture, finalement, c'est une culture très nord-américaine, c'est ça?

R. B.: Oui. Et puis la langue, qu'on apprenne la grammaire à Paris ou à Marseille ou à Rivière-du-Loup ou à l'école Gabrielle-Roy, c'est la même grammaire, c'est le même vocabulaire. Fait que la langue québécoise, c'est comme partout, les gens de la Bretagne ou de la Méditerranée en France, il y a des régionalismes. On le voit partout à travers le monde. Au Texas, à Oxford, en Géorgie, c'est le même phénomène. Il y a des régionalismes, mais le français quand tu vas à l'école, c'est le même manuel scolaire. Mais les gens, ils ont tellement soif d'identité. Des fois, je me dis, c'est une perte de temps. C'est pas parce qu'on va faire un téléroman en français que ça va donner une identité.

L. V.: Comment expliquez-vous cette soif d'identité que les gens semblent avoir?

R. B.: Des fois, je me pose la question, mais j'ai pas de réponse. Ce besoin d'identité... je vois la même chose chez les *Canadiens* ici au pays. Il y a tellement une soif d'identité, je ne sais pas si c'est une peur. C'est peut-être à faire avec cette espèce d'égotisme, je sais pas quoi. Parce que tous ces groupes-là qui ont tellement besoin d'identité, de l'autre côté de la frontière américaine pareil, c'est les dieux, ils savent eux. C'est toujours cette affaire de nationalisme. Je pense que les gens se sentent petits, et ils ont besoin de sentir une certaine grandeur eux-mêmes, de se rassurer. Mais pour se rassurer, il faut commencer par avoir peur, mais je vois pas pourquoi ils ont peur. Je pense que c'est un mauvais signe, quand les gens commencent à avoir cette soif d'identité, ça commence à sentir la dégringolade de quelque chose. Parce que... je vas dans le Sud et je vois pas ce malaise-là chez les Latinos. Il y a des

nationalismes un peu poussés des fois, mais chez le petit peuple, là non. Ils sont sûrs quand même, ils ont quelque chose de solide. Je sais pas, je crois que je serais aussi à l'aise au Tibet que... je me demande des fois, on sait jamais, mais si un jour, il fallait qu'on soit exilés politiques. Peut-être qu'un jour, ce sera mon tour d'aller cogner à une porte à quelque part, me sauver, d'aller comme exilé politique quelque part sur la planète, où est-ce que je vais aller? On prend tout pour acquis, mais la folie humaine, ça déborde pas mal vite souvent. C'est pas parce qu'on vit ici au pays ou dans ce coin de la planète que ces choses-là sont plus garanties qu'ailleurs. Les barbaries, ça peut arriver n'importe où. Des fois, je me dis: «Ben, aller en Chine, là on sera bien, on apprendra le chinois. Et si on va au Tibet, on fera comme eux autres.» De toute façon, la planète, elle est toute petite maintenant, fait que qu'importe où on ira, si on y va, il faudra se sentir chez nous. De toute façon, je me sens chez nous un peu partout, alors.

L. V.: Comment est-ce qu'on pourrait résumer Réal Bérard en trois mots?

R. B.: Un petit personnage mystérieux!

Laurence Véron  
Collège universitaire de Saint-Boniface